

DU MÊME AUTEUR

DICIONNAIRE GÉNÉRAL DU SURREALISME ET DE SES ENVIRONS
(directeur de publication avec René Passeron),
P.U.F., Paris, 1982.

LOIN D'OÙ, nouvelles, Recherche, Paris, 1983.

PRÉCIS DE MUSIQUE CHARNELLE, nouvelles, Zoé,
Genève, 1992.

QUELQU'UN D'AILLEURS, roman, Flammarion, Paris,
1995.

UN RÊVE SUR DES LANDES DÉSOLÉES, nouvelle, Metropolis,
Genève, 1997.

TSIGANE, nouvelle, Metropolis, Genève, 1998.

DEUX JUIFS VOYAGENT DANS UN TRAIN, nouvelles,
Maisonneuve et Larose, Paris, 1998 (traduction
anglaise : The University of Chicago Press,
Chicago, Londres, 2001).

LES ANCÊTRES D'ULYSSE, récit, P.U.F., Paris, 2002.

ADAM BIRO

LOUISE S'HABILLE

HELVÉTISMES

récits



LE PASSAGE

M*ais, vrai, j'ai trop pleuré !...* Je veux à présent m'amuser un peu. Je viens d'écrire, ailleurs, autrement, pendant de longs mois, sur la maladie de celui-ci, sur la mort de celle-là. Sur mon enfance, sur le pays natal et sa langue, sur la perte. Il est temps maintenant de revenir ici et de rigoler. Adieu les histoires tristes ; j'en inventerai dans ces pages d'autres, gaies, parfois vraies, même. Pas toujours, parce qu'elles redeviendraient sinistres. De toute façon, je est un autre.

À notre santé !

Juin 2002

A U X A R M E S !

Le 9 décembre 1956. Après avoir attendu le passeur pendant des heures dans un village frontalier hongrois, une nuit sinistre d'hiver, notre petite troupe a marché épuisée jusqu'à plus qu'épuisement. Ensuite nous avons longtemps voyagé, entassés dans des wagonnets, à travers les galeries désaffectées d'une mine, puis ceux qui avaient une montre l'ont donnée aux soldats hongrois en faction sur le ponton d'une rivière. Quand les balles lumineuses, tirées par les Russes, éclairaient le paysage, en le baignant dans une lumière blafarde mais féerique, nous devions nous immobiliser. Je n'avais pas de montre, je n'avais que quinze ans, mais je portais deux slips et un *training* (le nom communiste pour survêtement) sous un costume bleu très chic, et un pardessus. Ma mère ne m'a

pas habillé pour l'éternité, pour la fuite, pour l'émigration – mais contre l'immédiat, la froidure, le gel, le moins vingt de cette nuit de décembre. La Hongrie, à défaut de mer, a un climat continental : en été, c'est la canicule ; l'hiver est un vrai hiver.

Dans la poche de mon manteau chic bleu foncé, un manteau de mon père transformé ou plutôt réduit à mes dimensions : un mouchoir et un petit canif. Pas un sou, aucun papier d'identité. Le contenu très précis de mon sac à dos : un recueil de nouvelles d'Anatole France (en hongrois, évidemment ; je l'ai encore), un oreiller de petite taille (il est toujours dans mon lit) et un kilo de salami (nous l'avons mangé à Vienne), également hongrois, de loin supérieur à l'italien qu'on ne pouvait de toute façon pas acheter à Budapest, un salami de la firme Pick ou Herz, il m'est difficile de le préciser à plus de quarante-cinq ans de distance.

Pour tout bagage, pour la vie...

(Aujourd'hui, je ne partirais nulle part sans emporter dans ma valise à roulettes Delsey au moins

– *pour l'esprit : une calculatrice solaire, mon téléphone portable tri-bande pour communiquer avec tous les continents et l'Au-delà, trois-quatre livres séduits et abandonnés, des journaux de langues qui me fatiguent ;*

– *pour le cœur : deux-trois capotes de la marque « On ne sait jamais », trois caleçons de tailles différentes, un slip herniaire bleu-blanc-rouge, un cœur à prendre, les photos des miens, les photos des autres ;*

– *pour les autorités et les corps constitués : un couteau naturalisé suisse, un peigne, de la crème à raser, un rasoir et un paquet de lames, mes passeports, mes permis de conduire, ma carte d'identité, ma carte d'électeur français, ma carte de Suisse de l'étranger, mon certificat d'ennemi de l'intérieur, mon autorisation d'être étranger, mon pavillon panaméen, mon carnet d'adresses, mon Palm, mon agenda, mes cartes de crédit, quelques timbres, des cartes de visite, un paratonnerre, un réveil, des plein les poches, un porte-monnaie en forme de croix pour le CHF, un autre, avec un ruban noir, pour le FF, un pour la £, un pour le \$, aucun pour les forints ;*

– *pour mon corps mal constitué : deux vestes, deux pantalons, un gilet pare-balles, une ceinture, plusieurs chemises et idées de rechange, trois cravates, trois paires de chaussettes, deux paires de chaussures, trois mouchoirs, une bouteille d'eau minérale, une pommade et des cachets contre le mal de dos, des cachets contre les maux de tête, du charbon médicinal contre les maux de ventre, ma poudre contre la toux, une pommade contre la nostalgie, une fiole de Mercurochrome pour désinfecter les cicatrices de l'âme et des sparadraps pour les cacher, une crème pour le mal-être, une autre contre le mal de terre, une brosse à dents, un tube de dentifrice, un savon, un flacon d'eau de toilette « Je te », des ciseaux pour couper court...*

je dois oublier quelque chose... de la ficelle, des aiguilles, du fil à tordre...

Au milieu du néant, du vague no man's land de personne comme au cinéma, le passeur, richement payé au départ, nous a lâchement lâchés, en faisant un geste vague mais prometteur vers une vague lumière lointaine, « c'est là, l'Autriche ». Nous nous en sommes rapprochés,

prudemment, si prudemment, ça avait l'air de tout, de rien du tout, et surtout pas de l'Autriche. (Ma mère m'a appris que notre passeur si vague avait été attrapé, conduisant un autre groupe, quelques jours plus tard, et qu'il avait été condamné à mort par un vague tribunal d'exception pour être aussitôt pendu. C'était un petit commerçant, un gagne-petit sans imagination. Ce genre de trafic, avec des valises, plus petites, moins voyantes et plus légères à trimbaler qu'une horde de loqueteux, se paye en commissions et pas en forints hongrois ; mieux : la même chose à une échelle industrielle, la déportation de peuples entiers, se faisait et se fait par des chefs d'État à qui d'autres peuples élèvent des statues sur les places de la République.) Nous avons une idée très précise de l'Occident (idée qui ne s'appuyait sur aucun fait constaté, car personne parmi nous n'avait jamais quitté le pays) et cette blafarde lumière-là, elle n'émanait pas de l'Occident. C'était encore l'Est, un village hongrois. Ça se sentait à distance. Puis nous avons continué à trébucher pendant des heures dans les sillons de la terre labourée (labourée pour aucune semence, le

pays de personne est un *pays de rien*, un *nothing land*), la terre gelée, douloureuse comme la pierre (c'était un fameux hiver, un vrai, plus continental que la description qu'en donne le *Petit Larousse*, un hiver spécial réfugiés) et le matin, claudicants et silencieux à cause des sillons, tous, même les plus costauds, les forts en gueule, les vingt-cinq ans, nous avons atteint un autre village et à la vue d'une clôture en béton autour d'un jardin, nous nous sommes dit, c'est comme ça, l'Occident. Les barrières en Hongrie étaient en bois. Dans ce village autrichien, un garde-frontière du monde libre nous a conduits vers un baraquement occidental, délabré et puant, plein à craquer de Hongrois fraîchement arrivés, fraîchement blessés, sur des lits, des matelas, des chaises, par terre, une femme hurlait, le genou en sang, plus de genou, tout le monde criait, où est le médecin, elle a reçu une balle (pour Noël, dernier cadeau de l'Est), il n'y avait pas de médecin, il n'y avait que des blessés, mon oncle insistait, ne restons pas ici. Nous nous sommes échappés du hangar à Hongrois et avons couru à la gare où nous sommes montés, sans billets, dans le premier train pour la capi-

tale. Grand seigneur, j'ai tendu le salami au contrôleur occidental, qui, d'un geste sublime, l'a refusé. (A-t-il été déçu, parce qu'il aurait préféré la traduction hongroise du *Roi boit* d'Anatole France, en livre de poche, dans la « Bibliothèque bon marché » ?)

Après : fiévreuse végétation, de mon oncle et de moi, à Vienne, dans un « camp de transit ». Le mot clé qui devait en ouvrir la porte était : s'en aller.

Nous avons fait la queue dans une espèce de commissariat pour réfugiés (hongrois, forcément, il n'en existait point d'autres, à l'époque, pauvre époque, ce n'est pas comme aujourd'hui où il y a abondance de réfugiés, vous en trouvez partout en solde et à toutes les tailles), les préposés ne demandaient aucune pièce d'identité, chacun pouvait dire ce qu'il voulait, le métier de son rêve, un nouveau nom, une autre date de naissance, un nouveau sexe... Les jeunes filles de Camaret pouvaient se dire toutes vierges, les Noirs se déclarer blancs, les Rmistes se faire inscrire dans la rubrique des ISF. Mon oncle a suggéré que pour la religion (parce qu'elle a aussi été demandée), nous annoncions

protestant ; ainsi « nous serons définitivement débarrassés de la nôtre qui n'est pas une religion mais une catastrophe ». Quelqu'un dans la queue qui nous a écoutés a ajouté que c'était une excellente idée, et bravo. Au moment de passer devant le préposé, nous avons annoncé « juif ». L'inconnu aussi, Dieu sait pourquoi (oui, et Lui seul).

Sur la Maria Hilfestrasse, on nous a conseillé d'aller là où l'on acceptait tout le monde, à l'ambassade d'Australie, pour fuir l'Europe, nous disait-on, pour fuir Vienne, le camp avec ses chefs de bande et ses petits chefs, sa violence, sa promiscuité, la prostitution qui s'y est rapidement développée – il fallait bien vivoter vivre survivre, même dans cet Occident humaniste et policé tant attendu, aux barrières de béton –, les trocs et commerces divers et détestables – détestables pour nous, belles âmes nées dans la soie des aspirations civilisées.

Nous, nous ne voulions pas fuir les anciens parapets. Au contraire : nous voulions nous enfoncer dans le cœur de l'Europe, en Suisse.

Mais pour la Suisse, il était trop tard, la liste suisse, le quota, était close, le bateau suisse était

plein. Dans l'antichambre du consul suisse, nous feuilletions des revues suisses avec des photos de tanks suisses, de bunkers, de soldats en exercice, rampant avec leur casque métallique, courant avec leur fusil-mitrailleur, c'était plus qu'étrange, c'était très surprenant, cela ne correspondait pas, mais pas du tout à ma vision d'une Helvétie idyllique et pacifique, à moi qui venais de quitter les tanks en *live*, à tous les coins de rue de ma ville natale.

Oh ! la Suisse ! Je n'en avais aucune idée précise – mais les idées vaporeuses, préconçues étaient si belles !

Mon oncle, lui, qui connaissait le monde (qu'il disait), avait une idée très claire de la Suisse.

– On y fabrique des montres, des médicaments, des... des instruments de précision et du fromage de brebis. Et puis il y a toute sorte d'organisations internationales parce que c'est un pays neutre et elles ont pu s'y réfugier. Il y a plein de banques, mais il n'y a pas d'armée...

– Comment, et les photos dans la revue ?

– Ce n'étaient pas des soldats suisses. C'était un reportage sur une armée en guerre.

– Mais...

– Oui, d'accord, mais ils n'ont qu'une armée de défense.

– Et les autres pays ?

– Ne discute pas. Qu'est-ce que tu as contre la Suisse ?

– Mais Tonton, si c'est tout ce qu'il y a, dans ce pays, du fromage, l'armée et tout ça, tu n'y trouveras pas de travail, tu n'es ni berger ni soldat...

– Mais si, c'est un pays heureux, paisible et si beau, si humain, tout petit, très propre, plein de montagnes très hautes et très propres, et les gens y sont très honnêtes. J'ai lu l'histoire d'un type qui a oublié sa montre et son porte-monnaie sur un banc public à Genf, et le lendemain il est allé à la police, et les policiers n'ont rien compris. Pourquoi n'est-il pas allé voir sur le banc ? Et il les a retrouvés, au même endroit !

– Tonton, cette anecdote... quelqu'un sort son porte-monnaie de sa poche et enlève sa montre, il met les deux sur un banc et s'en va... hm. Pourquoi pas aussi ses chaussettes ?

– Ne me contredis pas tout le temps, veux-tu ? Tu es trop jeune. Tu as oublié les carrés de Nes-

trovit de Monsieur Nestlé que ta mère t'a donnés quand tu étais petit. La Suisse, c'est le rêve de tout le monde ; une montre suisse, une vitamine suisse, un passeport suisse, la neutralité suisse, la paix suisse, un compte dans une banque suisse...

– Tonton, tu m'as déjà dit, pour les banques, mais elles te serviront à quoi ? Tu vas mettre quoi, sur le compte suisse de ta banque suisse ?

(La Suisse... Pour des réfugiés, la Suisse, c'était le Paradis réel, la vie sur terre avant la faute ; on pouvait même se demander s'il y pleuvait de temps en temps...)

Bref, le rêve suisse s'est évanoui dans la salle d'attente du consul de Vienne, la Suisse est un petit pays, même les tanks ont de la peine à y faire demi-tour ; elle ne peut pas accueillir, elle non plus, et encore moins que les autres, vu sa petite taille, toute la misère du monde. (Il fallait, il faut que la misère du monde soit cantonnée dans les pays désignés à cet effet, c'est normal.)

Le destin, le hasard, mes propres désirs m'ont conduit ailleurs, et puis, le temps est passé, et le temps est venu et non seulement j'ai réussi à traverser, à Genf (que les étrangers

appellent Genève, comme ils disent Bucarest pour Budapest), cette fameuse frontière helvétique qui se négocie sur le second marché des réfugiés à prix d'or, mais encore je suis parvenu à percer à jour tous les secrets de l'armée suisse en m'introduisant subrepticement (en plein jour !) dans la forteresse réputée imprenable de la caserne de Bülach (canton de Zurich), déguisé en « pionnier de transmission Kerekes ». J'ai joué gros, j'ai pris des risques fous, et j'ai failli être plusieurs fois démasqué. Dès le premier dimanche, quand les recrues se sont alignées pour aller honorer leurs dieux (chacun le sien, en Suisse ils en ont plusieurs à cause du système cantonal), le premier-lieutenant en charge des âmes s'est presque rendu compte de ma manœuvre, en la compromettant définitivement. À son ordre (permettez-moi de me moquer de son accent, moi, j'y ai droit) : « Kerekes, mettez-fous dans le rang », j'ai laco- niquement et bibliquement répondu, presque sans accent : « Je suis juif. » C'en était trop pour ce lieutenant alémanique, même s'il était le premier : « Kerekes, za zuffit ! Che zens que fous fous foutez de moi. Tantôt fous êtes chenefois,

tantôt hongrois, tantôt fous êtes schuif... Et puis quoi encore ? Dites tout, tout de suite. Fous ne foulez donc pas aller à la messe, z'est za ? D'accord ! » Et, afin que je puisse méditer sur la grâce suffisante, la grâce efficace et autres polis- sonneries, et pour que je disserte à mon aise dans mon for intérieur sur les *parashot*, j'ai obtenu la permission d'éplucher des pommes de terre et de les couper en un nombre déter- miné de dés de dimensions réglementaires, pen- dant toute la matinée, jusqu'au retour de mes petits camarades, l'âme, la leur, blanche, blan- chie, immaculée, contrairement à la mienne... (Le lecteur attentif aura remarqué que c'est ici la deuxième fois au cours de ce récit que j'aurais pu abandonner une religion que je ne pratique pas, une langue que je ne parle pas, un nom que je ne porte pas, un passé douloureux et un avenir incertain... Mais, héroïquement, j'ai opté pour la corvée de patates... Et si vous voulez savoir pourquoi, je vous répondrais que je n'en sais rien, mais que jamais je ne changerai d'avis. Cela s'appelle un caractère ou je ne m'y connais pas. Et l'on dit que les juifs sont intelligents !)